Joëlle DESTERBECQ, *La Peopolisation politique. Analyse en Belgique, France et Grande-Bretagne*

Louvain-la-Neuve, De Boeck, coll. Culture & communication, 2015,
208 pages

Pierre Leroux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11324>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11324

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 515-516

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Leroux, « Joëlle DESTERBECQ, *La Peopolisation politique. Analyse en Belgique, France et Grande-Bretagne* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11324> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11324>

combat pour le malade, un combat qu'il doit mener contre son employeur, contre les pouvoirs publics et, souvent, contre l'opinion publique.

Dans le dernier chapitre (pp. 73-97), les auteurs retracent les expériences du cancer. Se plaçant au-delà du simple vivre avec, évoqué par d'autres, l'ouvrage retrace en trois temps ce que sont les expériences de la maladie. D'abord la temporalité, du diagnostic à son issue en passant par la phase des traitements. S'appuyant sur des travaux en sociologie, les auteurs démontrent que le cancer considéré et traité comme une maladie aiguë est en réalité une maladie chronique avec ses propres temporalités et des incidences aussi bien médicales que psychologiques, économiques, professionnelles, amicales, familiales, et sexuelles. Les auteurs reviennent ensuite sur les nombreux travaux ayant montré la « rupture biographique » (p. 76) induite par la maladie. Les cancéreux sont ainsi confrontés tout au long de la maladie et bien après à un « processus de gestion des conséquences de la maladie, dans l'ensemble des sphères de leur existence » (p. 78). Les patients construisent enfin une signification particulière de leur maladie (p. 85) et la temporalité particulière de celle-ci modifie durablement leurs interactions sociales. C'est le cas dans ce que l'on nomme aujourd'hui le parcours de soin : le patient, ainsi que sa famille, sont amenés à « négocier » la prise en charge face à un médecin qui doit déléguer certaines tâches. La maladie chronique impose donc des changements importants en dehors de la sphère médicale : famille, travail, école, etc. Du fait de son état pathologique, se dessinent alors pour le patient des difficultés liées aux stigmates de la maladie dans d'autres sphères de sa vie sociale.

Finalement, cet ouvrage constitue une synthèse des travaux de sociologie et d'histoire menés à propos du cancer. Il ne répond toutefois pas à l'objectif de couvrir l'ensemble des sciences sociales par son oubli de la psychologie et des sciences de l'information et de la communication. Son intérêt principal réside dans la réaffirmation de la nécessité d'ouvrir la santé aux sciences humaines et sociales. Il permet aussi, par la présentation historique de l'évolution des politiques de santé publique, d'interroger les notions de biopouvoir et biomédicalisation de la santé.

Benjamin Derbez et Zoé Rollin concluent par un plaidoyer en faveur du développement d'une véritable sociologie du cancer (p. 101). On peut toutefois regretter, outre la non-mobilisation de plusieurs travaux en sciences sociales, l'absence de travail conceptuel sur des notions pourtant utilisées par les

auteurs telles que « démocratie sanitaire », « espace public » ou encore « risque ». D'autant qu'il existe de nombreux débats sur ces notions et des pans entiers de la sociologie qui s'y sont consacrés.

Hélène Romeyer

Élitiad, université de Franche-Comté, F-25000
helene.romeyer@univ-fcomte.fr

Joëlle Desterbecq, *La Peopolisation politique. Analyse en Belgique, France et Grande-Bretagne*

Louvain-la-Neuve, De Boeck, coll. Culture & communication, 2015, 208 pages

Joëlle Desterbecq, docteure en information et communication et chargée de cours à l'université catholique de Louvain, propose avec la publication de cet ouvrage un éclairage, issu de sa thèse, sur les phénomènes de « peopolisation » dans trois pays : la Belgique avec ses composantes francophone et néerlandophone, la France et la Grande-Bretagne. Le premier objectif de l'ouvrage s'affirme comme théorique : « Il s'agit de procéder à l'affinement conceptuel de la notion de peopolisation en dégagant un certain nombre de composantes qui forment la matrice énonciative. La peopolisation est ainsi étudiée comme un phénomène communicationnel » (p. 8). L'ouvrage est découpé en trois chapitres. Un court et dense chapitre (pp. 11-20) est consacré à la définition de la notion centrale de l'ouvrage (la peopolisation). Le deuxième chapitre, intitulé « Sédimentation des composantes de la matrice people en politique » (pp. 21-134) situe la « peopolisation » dans les cadres des différents pays étudiés (cadres culturels, juridiques et déontologiques), en rappelant de façon très complète les transformations, les mutations et inventions des formes de la « peopolisation » dans les médias, en référence à la fois à des histoires politiques et médiatiques différenciées et en s'appuyant sur une abondante littérature scientifique. Enfin, le troisième chapitre (pp. 135-184) est une analyse « quali-quantitative comparée » qui mobilise les différents contextes économique, culturel et juridique des médias et leurs poids respectifs dans les différents pays dont l'origine a été parfaitement exposée dans le chapitre précédent. L'auteure accorde avec raison une place à la présentation de la culture politique, à la fois sur le plan de l'encadrement formel, mais aussi comme produit d'une histoire électorale, des usages et des événements politiques plus récents. Le cadre de l'étude clairement circonscrit dans un corpus qui, d'une part, se définit autour des formes de la représentation populaire de la politique et, d'autre part, de supports sur lesquels elle prend place, livre avec cohérence une analyse comparée donnant une idée complète et évolutive des pratiques et des logiques de mise en

scène actuelles de la politique dans les trois pays étudiés. La conclusion du dernier chapitre (p. 184) est à cet égard parfaitement claire au regard des variables mises en œuvre dans l'étude : « Ainsi, un système politique non disproportionnel ainsi qu'un système médiatique avec une presse écrite faiblement commercialisée (en terme de poids de la presse populaire), une culture journalistique qui n'est pas de type anglo-saxon (en terme de respect de la vie privée), un service public de l'audiovisuel dont les parts d'audience sont faibles et les recettes commerciales aussi conduisent à la non-diffusion de la matrice *people* en politique » (p. 184).

Globalement, les nécessités de ce travail d'analyse et ses limites formelles ont-elles permis de saisir dans sa globalité ce phénomène complexe désigné sous le terme de « *peopolisation* » ? L'auteure a essayé de surmonter la difficulté en traitant avec un focus large dans le deuxième chapitre ce qui contribue aux formes contemporaines de mise en visibilité ordinaires des acteurs politiques, mais elle est confrontée à la difficulté de prendre en compte la complexité de ces phénomènes dans le cadre d'une étude qui reste fondamentalement quantitative. Ainsi, pour des raisons pratiques, alors que l'auteure a parfaitement souligné auparavant que de nombreux paramètres pouvaient expliquer la visibilité médiatique de la politique, l'étude la contraint à adopter une focale plus restreinte à partir de six indicateurs (pp. 139-140) qui limitent singulièrement son horizon d'appréhension du phénomène à ce que le terme de *peopolisation* désigne d'ordinaire avec la force d'une évidence : c'est-à-dire ce qui s'affiche à la une des magazines, qui envahit l'ensemble des supports d'information, et a connu un déploiement sans précédent sur internet (que l'auteure n'a d'ailleurs pas intégré parmi ses indicateurs). Mais, l'anglicisme désormais consacré reste plus un terme du sens commun à connotation négative (particulièrement quand il se réfère à l'espace et aux acteurs politiques) qu'un concept scientifique solide et aisément mobilisable.

L'enjeu du livre tourne finalement autour de la définition de son sujet central : « la *peopolisation* ». Où situer les frontières de ces éléments contextuels, et sont-ils à même de fournir l'explication centrale à tout ce qu'on englobe sous le terme de « *peopolisation* politique » ? En donnant, comme le fait l'auteure, un grand nombre d'éléments sur la croissance d'un secteur de l'information consacré à la mise en scène publique/privée des personnalités politiques peut-on réussir à démêler ce qui relève de l'effet et de la cause ? En d'autres termes, et à l'exception notable de la mise en visibilité non consentie (l'étalage forcé) de la vie privée des politiques à laquelle l'auteure consacre une analyse spécifique, l'explication centrale ne réside-t-elle

pas dans une large mesure dans des transformations de l'activité politique ? L'auteure le mentionne dès le début de l'ouvrage en faisant référence à des travaux sur l'individualisation du champ politique et plusieurs de leurs développements, elle en déduit à juste titre que « la personnalisation politique peut donc être reliée aux caractéristiques du système politique, à la communication des représentants politiques et à la représentation médiatique du politique » (p. 13). Mais elle abandonne ensuite tout un pan de possibles – et probablement centraux – éléments d'explication en limitant d'entrée de jeu son explication : « Nous nous focalisons sur ces deux dernières dimensions qui constituent le versant communicationnel de la personnalisation » (*ibid.*). On ne peut reprocher à l'auteure de rester dans le champ de sa discipline (les sciences de l'information et de la communication) pour formuler des principes explicatifs, mais certains développements de son analyse auraient pu l'amener à étudier moins globalement et avec plus de nuances la mise en visibilité du personnel politique. Elle ne donne pas d'information sur d'éventuels intérêts spécifiquement politiques des personnalités qui se livrent à la mise en scène et la construction publique de leur intimité, le moment de leur carrière politique où ils sont amenés à jouer le jeu de la mise en récit de leur intimité, pas plus que sur les caractéristiques des populations politiques ainsi « *peopolisées* ». De plus, les logiques politiques qui encouragent ou freinent cette « *peopolisation* » n'entrent pas en compte dans l'étude. On rabat ainsi implicitement la *peopolisation* politique à sa composante visible : personnalisation, proximation, identification, qu'elle partage avec les acteurs d'autres espaces sociaux mis en visibilité par les médias. On est ainsi passé d'une étude de la « *peopolisation* » (telle que l'annonce le titre) à l'analyse de l'information « *people* » sur le personnel politique (et qu'on peut définir de façon pratique en croisant certaines thématiques récurrentes et des supports spécifiques, comme le fait l'auteure), ce qui n'est pas la même chose. En définitive, si l'auteure fournit des bases sérieuses et très documentées utiles à contextualiser le sujet, celui-ci n'est, en raison du choix d'angle initial, pas traité dans sa globalité. Reste que, ainsi reformulé autour de son véritable sujet (l'information *people* sur la politique et ses acteurs), le propos du livre de Joëlle Desterbecq ne manque pas d'intérêt car la recherche est ambitieuse et traite pour la première fois du rapport de la politique et des médias sur des aires culturelles vastes, diversifiées culturellement, médiatiquement et politiquement, apportant une vision comparative détaillée, riche et éclairante.

Pierre Leroux

Arènes- Crap, université catholique de l'Ouest, F-49000
pierre.leroux@uco.fr